

LE TEMPS COMME IL PASSE

Jean Anouilh, dit-on, vient de nous donner une excellente pièce¹. La provocation à la mode d'Arrabal attire beaucoup de curieux et de chalands à l'Épée-de-Bois. *Hair* poursuit sa brillante carrière à la Porte-Saint-Martin, devant des milliers de touristes bien peignés, venus des beaux quartiers et d'ailleurs. Le boulevard, qu'on prédisait moribond, fait plutôt gaillarde figure. Et enfin, ô progrès longtemps espéré, la comédie musicale américaine est en passe de s'acclimater à Paris : sur ce chapitre, nous n'aurons plus à rougir ni à baisser le front...

Voilà d'agréables nouvelles, à l'approche des fêtes. Mais, à part ça, dites-vous ? A part ça, mon Dieu, le marasme continue. Le jeune théâtre, réduit à un dénuement scandaleux, cherche sa voie vaille que vaille, en naviguant au milieu des modes. Le « secteur public » est exsangue ou désorienté, dans la majeure partie de la France. Les nouveaux auteurs sont rares, et l'on ne joue guère ceux qui existent. Le ministère des Affaires culturelles essaie péniblement, depuis le départ d'André Malraux, de définir une nouvelle politique : ce qui en filtre parfois nous fait craindre bien des abandons. Oui, vraiment, à part ça, c'est le creux de la vague. Mais, comme personne n'y peut rien et qu'on a déjà proposé ici plusieurs analyses de cette situation, voici quelques simples notes prises au jour le jour depuis la rentrée de septembre.

Le jeune théâtre

La Biennale de Paris nous a offert une image un peu terne,

1. Je n'ai pas vu *Cher Antoine* : la Comédie des Champs-Élysées n'invite pas la critique de la N.R.F. Mais nous en parlerons.